
RELIGION, PHILOSOPHIE, SCIENCE : VERS UN SAVOIR UNIQUE ?

Le traitement de cette question nécessite plusieurs approches conjointes, qui conduisent chacune à **des réponses partielles**.

Approche sociologique : Contrat social et liberté individuelle

Pour vivre ensemble, **un accord sur les divers « savoirs »** est indispensable, autrement on ne peut se comprendre et collaborer.

C'est cet accord, qui touche divers domaines (**grammaire** (langue), **règles de vie** (coutumes, lois, etc.), **techniques**, « **axiomes** », etc.), qui évolue progressivement en **communauté** puis en **société**.

Le « savoir » est intimement lié au « pouvoir », car il permet de gérer et de contrôler divers domaines de la réalité humaine.

On comprend que **plus la société se globalise au niveau mondial**, plus cet accord sur les « savoirs » tend aussi à se généraliser.

Cependant, cette **universalisation** des « savoirs » se heurte toujours à la résistance des **particularismes** (traditionnels, sociaux, culturels, individuels, etc.). **L'utopie d'une approche unique** est liée à la **diversité des points de vue partiels** (des individus, des partis idéologi., des groupes d'intérêt, des disciplines d'étude, etc.).

Les sociétés occidentales sont fondées sur le double principe du contrat social et de la liberté individuelle du citoyen (Rousseau).

Approche historique : L'idée du progrès en modernité occidentale

Qu'est-ce que **la modernité occidentale** ? Un projet de **rationalisation** et d'**universalisation** des « savoirs ». Dans cette perspective, le **progrès moderne**, en se substituant aux traditions locales, vise à uniformiser les logiques de la pensée et de l'action.

Les deux référents culturels majeurs de notre société occidentale opèrent déjà dans ce sens : **Philosophie grecque** et **christianisme**.

Philosophie grecque : Les présocratiques postulent l'existence d'**un principe** du monde (l'eau, l'infini, les nombres, l'être, etc.). Socrate renie les dieux de la mythologie, alors que Platon les rationalise : Les dieux querelleurs de l'Olympe sont remplacés par **la perfection des Idées universelles**, qui surplombent et ordonnent le monde réel.

Philosophie des Lumières : Les religions particulières (cath., prot., islam, etc.) sont remplacées par **une unique religion rationnelle et/ou naturelle**, garantie par l'Être suprême, ordre du monde.

Positivisme du XIX^{ème} : Les trois étapes du progrès humain sont : Religion->Philosophie->Science : **La raison triomphe sans reste !**

Christianisme : L'idée de progrès universalisant n'opère pas uniquement dans le terreau philosophico-scientifique, mais aussi, de façon parfois méconnue, au sein de la tradition judéo-chrétienne :

- Le christianisme *universalise* le judaïsme en le dénationalisant : Son message est à prêcher à « toutes les nations » (Mt 28,19).
- Le protestantisme *rationalise* les rites particuliers et l'obéissance externe du catholicisme, en mettant l'accent sur la foi individuelle, fondée sur la libre interprétation des Écritures (débat théologique).
- Le libéralisme du XIX^{ème} siècle *problématise* les affirmations figées des orthodoxies protestantes et réinscrit la foi chrétienne dans un débat plus large sur la religion en tant que telle (cf. Lumières).
- Aujourd'hui, les multiples spiritualités intériorisées et personnelles *dissolvent* les formes institutionnelles de la religion.

Correctif : Dans le domaine culturel, philosophique et religieux, ce progrès vers l'universalisation comporte 2 types de dangers :

1) **Les contenus culturels universalisés finissent par perdre toute substance, l'espace culturel n'est plus ni balisé ni géré : C'est le règne du « chacun pour soi », générateur d'instabilité et de détresse** (fin des idéologies, perte des repères, etc.).

Selon certains critiques, ce vide spirituel pourrait bien signifier la décadence de notre monde moderne technoscientifique.

2) **Cette perte de sens produit la revanche des particularismes et de l'irrationnel** (fondamentalismes, ésotérismes, fin du monde, etc.). Les **tentatives écologiques de « décroissance »** vont dans ce sens. P. Gisel : « La visée d'universel nous aura pour finir piégés ».

Conclusion : **C'est donc bien en référence à des particularismes** (écoles philosophiques et artistiques, religions historiques, etc.) **que nous sommes appelés à vivre**, et non dans un universel abstrait.

Nuance : Les particularismes résistent à l'universel, qui les travaille de l'intérieur, sans jamais parvenir à uniformiser les « savoirs ».

Appr. scientifique : Schématisation de Kant et réfutabilité de Popper

Voyons maintenant si le savoir est davantage unifiable sur le plan scientifique que sur le plan de l'histoire culturelle et religieuse.

Je me réfère à 2 approches déterminantes en philo. des sciences :

Emmanuel Kant (1724-1804) : Son **rationalisme critique** distingue **le phénomène** (la chose telle qu'elle nous apparaît) et **le noumène** (la chose telle qu'elle est, inaccessible à l'observation).

Alors que, selon Kant, **la connaissance scientifique** progresse en fonction du nombre de phénomènes observés, **la connaissance métaphysique**, absolue, indépendante du point de vue de l'observateur, demeure à jamais inaccessible sur le plan théorique.

Kant précise que la connaissance des phénomènes est toujours **schématique**. Avec sa logique, l'entendement génère **un modèle** de ce que les sens lui transmettent, lequel diffère de la chose perçue.

Ce **schématisme** se retrouve dans les sciences, dont **les théories ne font qu'approcher la réalité**. Ex. : En mécanique classique, le modèle du « point matériel » correspond à un non-sens dans la réalité (un espace nul ne peut contenir de masse).

Il s'ensuit que **les modèles de la réalité toujours plus précis** élaborés par les sciences ne parviennent jamais à correspondre exactement à la réalité et sont donc **sans cesse remis en question**. De ce point de vue, **le développement de la science est infini**.

Karl Popper (1902-1994) a prolongé ce point de vue en affirmant que **le critère de la science véritable, c'est sa réfutabilité**, qui l'oppose aux affirmations péremptoires des pseudo-sciences.

Le chercheur admet donc que **sa connaissance repose sur des hypothèses** (paradigmes, conjectures, etc.) **non réfutées jusqu'à présent**, mais qui pourraient l'être par de nouvelles expériences.

En science, il y a donc toujours **débat entre diverses théories**. Ex. : relativité et ph. quantique ; rôle du génotype et du phénotype dans la sélection naturelle à l'origine de l'évol., etc.). *Conclusion* : **Le savoir scientifique n'est et ne sera jamais totalement unifié**.

Approche interdisciplinaire : Le conflit des niveaux de « savoir »

Les disciplines basées sur l'observation empirique s'échelonnent selon le niveau systémique des phénomènes observés : Physique, chimie, biologie, psychologie, sociologie, histoire, etc. **D'autres disciplines** occupent des places à part : mathém., philo., théol., etc.

D'un niveau à l'autre, il semble que les méthodes de connaissance ne soient plus les mêmes, de sorte qu'on ne peut aisément déduire un niveau de savoir des précédents (critique du **réductionnisme**).

Ernst Mayr : La biologie n'est pas une branche de la physique, car elle introduit les notions d'information (ADN) et de reproduction !

L'écart est particulièrement important entre le type d'enseignement scientifique et le type de « savoir » théologique/spirituel/religieux.

La connaissance théologique s'exprime en termes de révélation, de foi, de vocation, de réception passive d'une grâce offerte, marquant plutôt **une démaîtrise face à la vie**, alors que la connaissance scientifique fonde plutôt **une maîtrise technique du monde**.

Malgré cette **différence fondamentale des paradigmes**, on ne peut nier **une complémentarité, une interaction difficile** entre **la science**, censée dire la mesure de l'homme, et **la foi**, censée en dire la démesure, l'excès, l'inassignable, le transcendant, l'au-delà.

Plus fondamentalement : Il reste toujours **une part de foi dans la science**, et **une part de science dans la foi**. *Précisons* :

Nous l'avons dit, toute science repose sur un certain nombre de **référénts** (principes logiques et formels, paradigmes, hypothèses

non démontrées, conditions d'expérimentation, etc.) qui fonctionnent comme **des « résidus mythiques » au cœur de la science, indémontrables mais indispensables à la recherche.**

Lorsque l'observation donne des résultats peu conformes à ces référents, ceux-ci doivent être **remis en cause**. Ex. : Aujourd'hui, la plupart des principes physiques sont problématisés : Espace, temps, matière, énergie, mais aussi déterminisme causal, universalité des « lois » physiques, distinction observateur/objet observé, etc.

La foi, symétriquement, n'est jamais « pure », elle s'inscrit dans **une trace culturelle qui la porte** et qui en conditionne le discours. Paul : « Nous portons le trésor dans des vases d'argile » (2 Cor 4,7). Le savoir théologique, héritage doctrinal, est un domaine réflexif.

Conséquence : La science et la foi étant partiellement perméables, il se produit régulièrement des **empiètements réciproques** :

Quand la foi en vient à se faire science : Ex. : La lecture littérale de la Genèse, qui se pose en connais. historique du commencement du monde (créationnisme), s'oppose dès lors à l'évolutionnisme, qui est considéré comme une « croyance scientifique » erronée.

Quand la science en vient à se faire foi : La science se mue alors en un projet prométhéen, de type humaniste ou scientiste, holistique ou matérialiste, qui nie toute pertinence à la théologie et à la religion, en raison de leur non scientificité (cf. Richard Dawkins).

Dans les deux cas, c'est **la tentative d'unifier le savoir** qui en vient à renier la pertinence d'autres formes inassimilables de savoir.

Approche théologique : Le récit mythique de la tour de Babel

Genèse 11,1-9 (extraits) : 1 La terre entière se servait de la **même langue** et des **mêmes mots**. 4 « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et **une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom** afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » 5 Le SEIGNEUR descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam. 6 « Eh, dit le SEIGNEUR, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre !

Maintenant, **rien de ce qu'ils projeteront de faire ne leur sera inaccessible !** 7 Allons, descendons et **brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres !** » 8 De là, le SEIGNEUR les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. 9 Aussi lui donna-t-on le nom de **Babel** car c'est là que le SEIGNEUR brouilla la langue de toute la terre.

Le récit, qui peut être lu comme paradoxal ou subversif, suggère que **les enjeux des tentatives d'unification** de la connaissance sont le renom et le pouvoir, que l'homme voudrait illimités (jusqu'au ciel, v.4). Dieu s'y oppose en semant la confusion, apparemment pour **éviter tout risque de dérapage totalitaire** (v.6).

En théologie chrétienne, **l'unification reste un horizon pertinent**, mais plutôt qu'une **montée** en puissance des hommes (v.4), elle suppose une **descente** de Dieu (jusqu'à la croix) (Phil. 2,6-8) et une orientation de l'Esprit au cœur des différences entre les « savoirs ».

Gilles Bourquin,
théologien et pasteur,
rédacteur VP,
+41 79 280 20 16,
gbourquin@bluewin.ch.
Articles, conférences,
profil et contact sur
www.gillesbourquin.ch.